

Je reprendrai certaines parties du texte de Jean Cooren auxquelles j'intégrerai quelques commentaires.

Dans ce chapitre, « Psychanalyse et démocratie », je vais poursuivre à la suite de Fadhila Djardem et des lectures de Gaston Grare, à partir de « La pharmacie de Platon », repris dans *La dissémination* (publié en 1972) par Jacques Derrida. Jean, à partir de ce « *pharmakon*<sup>1</sup> », mettra en perspective l'écriture impossible de la démocratie. Progressivement, dans le texte, cette écriture de l'impossible sera reprise « [...] dans la continuité de la lecture de deux livres de Derrida : *Khôra* et *Sauf le nom* »<sup>2</sup>. Je terminerai en revenant plus précisément sur ce lieu d'un autre genre : *Khôra*, sans tenter de le circonscrire.

Je cite Jean :

« Avec la pharmacie de Platon Derrida propose de sortir de cette opposition post platonicienne entre ce qui serait d'un côté "remède" et ce qui serait de l'autre "poison", entre vie et mort, entre ce que Platon appelle "logos" et qui en tant que parole vive se trouve par les dieux magnifiés à l'extrême, et de l'autre ce qu'il nomme "écriture" et qui serait chargée de tous les défauts (cf. discours de Thamous dans le Phèdre de Platon).<sup>3</sup> »

Puis Jean poursuit en résumant les propos de Derrida ; il écrit ceci :

« Par une exclusion ou un rabaissement de "l'écriture" (sous toutes ses formes), le *logos* a fait l'objet d'un détournement, d'un arraisonement, "phallique", au profit de ce que Derrida appelle "phallogocentrisme", cette perversion intime du *logos* à laquelle il est difficile de s'opposer frontalement sinon en utilisant les mêmes procédés (phalliques). Nous le constatons à travers les siècles : "phallo-logos" est en effet capable de s'emparer avec habileté de la démocratie, de l'infiltrer, et d'asseoir la souveraineté de l'Un sur tout un peuple.<sup>4</sup> »

---

<sup>1</sup> À la Grèce antique ce mot prend la signification de *malfaiteur*.

<sup>2</sup> J. Cooren (2015), « Autre pourrait être le monde » - *Psychanalyse et démocratie*, Paris, Hermann, p. 164.

<sup>3</sup> *Ibid*, p.158.

<sup>4</sup> *Id.*

Cette recherche d'« unité » m'évoque le Mythe d'Aristophane : ce mythe où « Notre espèce, ne saurait être heureuse qu'à une condition, c'est de réaliser son désir amoureux, de rencontrer chacun l'être qui est notre moitié, et de revenir ainsi à notre nature première [...]»<sup>5</sup>, pris par le désir de se fondre ensemble et de ne faire qu'Un. Ce manque, propre à l'existence du sujet, divisé du point de vue de la psychanalyse, c'est également ce sur quoi s'appuie le capitalisme et la société marchande en proposant sans arrêt de nouveaux objets pour nous leurrer comme totalité (pour nous l'enfer serait d'ailleurs que cela fonctionne). Mais il est vrai que le peuple, pense Jean,

« [...] confronté aux difficultés de l'existence, en sa majorité, ne demande d'abord que ça, à être illusionné par le profilé du "Un" [...]. Ce détournement phallogocentrique du Logos (en tant que parole vive) est très performant pour accéder au pouvoir et pour s'y maintenir un certain temps. La "logo-cratie" (de *logos* et *cratos*<sup>6</sup>) est un fait d'observation courante, elle est présente partout, en politique comme ailleurs (cf. Bernard Tapie). Les tribuns qui accèdent au pouvoir (dans tous les régimes et dans tous les partis politiques) savent qu'ils doivent donner une illusion de toute puissance et faire de la détresse du peuple une affaire personnelle. C'est efficace, car Demos<sup>7</sup> se soumet plus facilement à Logos qui le rassure, et l'individu, encore moins lucide quand il se trouve en groupe, vote souvent son assentiment pour donner à l'Un les moyens de gouverner.<sup>8</sup> »

J'entends là également : « les moyens de le gouverner », ce qui ne va pas sans convoquer ce que l'écrivain et poète français, Etienne de la Boétie, a rappelé dans un pamphlet politique daté de 1546. Il y pose précisément la question de la légitimité de toute autorité sur une population et essaie d'analyser les raisons de la soumission de celle-ci dans un rapport « domination-servitude » ; son écrit *Le discours de la servitude volontaire* s'intitule également *Le Contr'un*. Au fond, l'altérité semble être la position qui nous inquiète le plus. Cela expliquerait, en partie, la facilité avec laquelle l'économie exerce son pouvoir de « totalisation » sur les individus et sur tout un peuple. D'ailleurs, n'observons-nous pas qu'un travail d'analyse personnelle modifie

---

<sup>5</sup> Le discours d'Aristophane (extrait du *Banquet*) portant sur l'origine du sentiment amoureux.

<sup>6</sup> Dans la mythologie grecque, *Kratos* ou *Cratos* est une divinité personnifiant la puissance, le pouvoir.

<sup>7</sup> Démos : le peuple pris dans sa dimension politique.

<sup>8</sup> J. Cooren (2015), « Autre pourrait être le monde » - *Psychanalyse et démocratie*, op. cit., p. 158-159.

le rapport à la consommation d'un sujet ? Une analyse modifie notre rapport au grand Autre et, par voie de conséquence, modifie nos modalités de jouissance. En poussant à peine cette association j'entends ce A majuscule, relevé dans le titre de l'ouvrage de Jean : « Autre pourrait être le monde », de ce timbre-là : notre rapport au monde et à l'individu peut s'engager autrement dès lors que notre rapport au grand Autre est modifié. Ce pas de côté que permet l'analyse, entre autres, peut nous permettre de supporter ce qui relève d'une écriture de l'impossible, du non savoir, de l'approximatif, de la différence, sans que cela nous conduise au rejet, à l'exclusion, à la discrimination.

Jean, à ce propos, reprend un peu plus loin ce qu'il a abordé dans le chap. V<sup>9</sup>, il nous dit : « [...] l'un des lieux possibles d'accueil et de résistance de "l'écriture", de par ses ressources déconstructive de l'Un et d'ouverture sur la question de l'Autre, est la psychanalyse, ce qui explique sans doute la persécution dont elle est l'objet dans certains milieux.<sup>10</sup> » Un peu plus loin encore, Jean poursuit son raisonnement en y ajoutant le point de vue de Derrida :

« Derrida estime que l'on peut contribuer à contenir la dérive phallique en remettant sans cesse "l'écriture" à sa juste place dans le discours et les actes, en prenant le temps, par exemple, de penser face à des discours qui, décrétant l'état d'urgence, revêtent des allures logorrhéiques et imposent des solutions.<sup>11</sup> »

Et cette « écriture » de type « *Logos impatient* » ne prend pas en compte :

« le réel, la complexité, les faits divers, les tags, le chômage, les injustices, les symptômes, les manifestations de l'inconscient, etc. mais aussi tout ce qui est systématiquement rabaissé par ces "décideurs" comme étant une perte de temps : la poésie, le théâtre, les arts, la psychanalyse, le débat, etc. Pour parvenir à déconstruire cette logo-cratie et à desserrer l'idéologie qui toujours l'inspire, il faut savoir mettre en procès la logique de non-contradiction, qui se traduit en général par le discours assuré et définitif du politique à l'encontre de tout ce qui évoque la rencontre d'une aporie. [...]

---

<sup>9</sup> P. 72-73 de l'ouvrage.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 160.

Un texte logocrate exclut par définition le hors-texte ou s'en sert à son profit.<sup>12</sup> »

Un peu plus loin et toujours dans le souci de faire cheminer cette pensée, nous lisons :

« Derrida nous incite à penser autrement que par classements et jugements rédhibitoires, absolus et définitifs (ceci serait bon pour la démocratie, ceci serait mauvais), à ne pas nous laisser enfermer dans une unité factice, dans une opposition classique entre remède et poison, ce qui reviendrait à privilégier toujours le Un à l'encontre de l'autre<sup>13</sup> ».

Je relève, à partir de cette remarque derridienne, l'invitation qui nous est faite et dont nous pouvons saisir l'adresse : en effet, ne doit-on pas à l'intérieur de notre propre corpus « psychanalytique » penser ou/et revoir, continuellement, nos positions face à la psychanalyse, face à la question de sa transmission, de sa diffusion, de son enseignement ? Comment aborder, voire organiser, une quelconque résistance envers ce qui est désigné comme une politique de l'Un sans s'y confondre également ? Jean pour cela nous invite à « déconstruire en permanence notre fascination pour le "Un" ». Il fait également référence à « "l'hospitalité" à l'égard du discours de l'autre », cette hospitalité « vise à se donner les moyens d'accueillir le non prévisible que constitue la pensée et la parole de l'autre dans "l'évènement" de la rencontre<sup>14</sup> ». Un peu plus loin encore, Jean Cooren insère une citation de René Major tirée de l'ouvrage *L'homme sans particularités* (publié en 2008) :

« La démocratie se laisse désirer et laisse à désirer. Elle est une promesse dont l'accomplissement ne cesse d'être différé, une promesse toujours inadéquate à elle-même. [...] Il n'y a pas de sens propre, stable et univoque du démocratique. [...] »<sup>15</sup>

Autrement dit : c'est bien parce que cette écriture est du registre de l'impossible qu'elle est toujours en cours et que sa promesse reste ouverte.

Afin de mieux comprendre cette perspective démocratique Jean l'inscrit dans la continuité de la lecture de deux livres, je cite Jean :

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 161-162.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 163.

« *Khôra* et *Sauf le nom*, dans lesquels Derrida chemine en lisant le *Timée* de Platon (dans *Khôra*) et le *Pèlerin chérubinique* d'Angélus Silesius (dans *sauf le nom*.) [...] Dans *Khôra*, Derrida accorde à *Timée* une place centrale dans l'œuvre de Platon, notamment dans ce texte au passage dans lequel Platon décrit comment il perçoit *khôra*.<sup>16</sup> »

Je précise avant de poursuivre : le *Timée* est un des derniers dialogues de Platon et c'est après un bref échange avec Socrate, Critias et Hermocrate, que le philosophe pythagoricien Timée de Locres expose une réflexion sur l'origine et la nature du monde physique et de l'âme humaine vues comme les œuvres d'un démiurge tout en abordant les questions de la connaissance scientifique et de la place des mathématiques dans l'explication du monde. Jean indique :

« On pourrait très bien survoler *Timée* et s'y ennuyer ferme, notamment quand Platon expose [...] les connaissances encyclopédiques de l'époque sur le cosmos, sur l'harmonie qui y règne, sur la manière dont le monde est né, etc. [...] Mais Derrida isole dans ce discours le moment précis où s'arrête cet enchaînement quasi obsessionnel, où tout bascule dans le texte et fait place à *khôra*, à sa nécessité.<sup>17</sup> »

Je marque ici, à nouveau, un léger temps d'arrêt afin de préciser, encore, le moment où *khôra* apparaît : dans *Timée* c'est donc à la ressemblance des paradigmes que le démiurge façonne les êtres sensibles selon un rapport en tout point similaire à celui que le modèle entretient avec la copie et que Platon compare respectivement au père et à l'enfant. De ce dernier (l'enfant), Platon dit qu'il est un mixte, une nature intermédiaire entre le père (le modèle) et la mère (la *khôra*). Derrida, nous dit Jean, « ne conclut pas sur le fait de savoir si Platon a été entraîné par la logique interne de son texte et qu'il n'a pas pu faire autrement que de lui faire place, ou s'il s'agit là d'un talent dans l'écriture du texte<sup>18</sup> ». J'observerai avec vous simplement ceci : « la *khôra* » apparaît dans le texte du *Timée* alors qu'il est question de copie, de ressemblance, de modèle et de duplication ; j'insiste encore : « la *khôra* » s'annonce dans *Timée* alors qu'il est question de reproduire du même. S'agirait-il effectivement, comme le souligne

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>18</sup> *Id.*

Jean, d'une sorte de résistance textuelle qui, par un effet de retournement, annoncerait le lieu d'un *au-delà* de l'aporie ? Relevons également que l'annonce de « *khôra* » est amenée par l'enfant.

Plus loin, et je terminerai sur ses propos, Jean revient sur le fait que l'on peut ne voir dans *Timée* :

« qu'une théorie parmi d'autres sur l'origine du monde, ou au contraire s'étonner de l'extrême justesse des intuitions de Platon qui ne disposait pas de nos connaissances actuelles. Pour Platon, *khôra* doit donc se supposer afin de rendre intelligible le fait que l'univers fonctionne en se supplémentant à l'infini (le cosmos bien sûr, mais aussi la philosophie, la psychanalyse, la politique, la littérature, l'architecture, les arts, l'amour, etc.)<sup>19</sup> »

Sophie Gaulard

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 166.